

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE FANTASQUE.

V. AUBIN, Rédacteur,  
V. H. ROWEN, Imprimeur.

PROPRIÉTAIRES.

{ No. 2, Rue Grant, St. Roch.  
{ No. 7, Rue des Prairies, St. Roch.

## CONDITIONS.

Ce Journal se publie au No. 2, Rue Grant, St. Roch, deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages et se vend quatre sous; celle du Jeudi en a 4 et se vend deux sous. L'abonnement est de un shelling par mois, ou dix shellings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à cinq shellings par année. On n'envoie pas le journal à la campagne pour moins de six mois. Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



## DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, c/à Mr. E. GINGRAS, marché de la Haute Ville, et chez Mr. ANT. MATTE Basse-Ville. AGENTS: Montréal. — Chez Mr. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit des souscriptions. Trois Rivières. — Chez M. OUVRIER, BUREAU, Etud. Gen. Droit. Les personnes qui désirent se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes, sont priées de nous le faire savoir.

*e n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

Vol. 3. Québec, 23 Février, 1841. No. 24.

## MELANGES.

POLITIQUE. ON NE PEUT PAS DIRE COMME EN POÉSIE QUE LE TEMPS NE

FAIT RIEN A L'AFFAIRE.

(Imité des Contes démocratiques.)

Le lieu de la scène est le cabinet où le marquis de Mérilhou, assisté du duc arthe, du baron de Schonen et autres augustes vieillards, tripote, au Luxembourg, l'instruction de la seconde catégorie du procès de mai. MM. les commissaires font une grande consommation d'eau sucrée, pour adoucir l'amertume de leurs pénibles fonctions.

M. de Mérilhou, au prisonnier No. 6897. — Vous savez, de quoi vous êtes évenu?

Le prisonnier. — Le savez-vous vous-mêmes, augustes vieillards?

M. de Mérilhou. — Enfin vous avez fait quelque chose?

Le prisonnier. — Oui, M. le marquis, J'ai fait partie des sociétés secrètes et de haine à mort à la royauté sur un poignard.

M. de Mérilhou. — Quelle abomination ! Comment osez-vous entrer dans ces clubs infâmes où des factieux conspirent la ruine des institutions qui nous unissent et rêvent le bouleversement de notre belle patrie ?

Le prisonnier. — Pardon, augustes vieillards ! C'est avant 1830 que j'ai fait partie de ces sociétés. Le baron de Schonen, ici présent, m'a reçu ; le duc Barthe, ici présent, m'a servi de parrain, et j'ai subi mes épreuves le même jour que vous, marquis de Mérilhou.

M. de Mérilhou. — C'est différent..... Il était beau, il était noble alors de se joindre aux efforts des citoyens dévoués qui, loin des yeux d'une police machiavélique, préparaient à notre glorieuse émancipation et préparaient l'incendie qui devait dévorer les traîtres et les despotes. — Cette action n'est que patriotique..... Qu'avez-vous fait de plus ?

Le prisonnier. — J'ai crié *vive la liberté !*

M. de Mérilhou. — Cri séditieux, anarchique, et qui dans les circonstances nous sommes, ne peut être considéré que comme un signal d'insurrection. La liberté n'est aujourd'hui qu'un prétexte à l'abri duquel se rallient, les factieux. *Vive la liberté* est maintenant un cri de guerre contre le gouvernement.

Le prisonnier. — Pardon, augustes vieillards ! C'est au 28 juillet 1830 que j'ai crié *vive la liberté !* C'est dans une réunion publique où se trouvaient le duc Barthe et vous, M. le marquis de Mérilhou, et à la suite d'un discours véhément prononcé par le baron de Schonen.

M. de Mérilhou. — C'est différent..... Il était beau, il était noble alors de combattre le pouvoir parjure, au nom de la liberté à laquelle il venait lui-même à tenter si impudemment, et de crier à ses oreilles *vive la liberté !* lorsqu'il croyait blesser la liberté à mort. — Cette action n'est que louable..... Qu'avez-vous fait de plus ?

Le prisonnier. — J'ai fait une barricade.

M. de Mérilhou. — Exécration ! oser se fortifier sur la voie publique interrompre les communications des citoyens et s'accroupir lâchement derrière des tas de pavés pour assassiner en détail les agents de la force publique !

Le prisonnier. — Pardon, augustes vieillards ! C'est le 29 juillet 1830 que j'ai fait cette barricade ; nous l'avons établie près de la cave du duc Barthe, et nous encourageait par le sifflement ; vous, M. le marquis de Mérilhou, vous nous excitiez du haut de votre fenêtre, et M. le baron de Schonen préparait, pendant ce temps-là, la fondation d'un gouvernement provisoire.

M. de Mérilhou. — C'est différent..... Il était beau, il était noble alors d'imposer ces redoutables forteresses du haut desquelles on foudroyait la tyrannie. Cette action n'est que généreuse..... Qu'avez-vous fait de plus ?

Le prisonnier. — J'ai tué une garde.

M. de Mérilhou. — Crime horrible ! égorgé un de ces braves municipaux soldats citoyens qui étaient venus combattre au nom de l'ordre que la France a fondé et pour la défense des lois que le pays s'est données. Comment excuserez-vous un pareil acte de férocité ?

Le prisonnier. — Pardon, augustes vieillards ! C'est un garde royal que j'ai tué le 29 juillet 1830 ; à preuve que, dans un rapport rédigé ou approuvé par vous, duc Barthe, marquis de Mérilhou et baron de Schonen, j'ai été félicité de cet acte d'héroïque patriotisme.

M. de Mérilhou. — C'est différent..... Il était beau, il était noble alors de braver la mort pour la sainte cause de la liberté, et de tourner contre les suppôts

espotisme les armes que le despotisme leur avait confiées pour sa défense — cette action n'est qu'héroïque : ..... Qu'avez-vous fait de plus ?

Le prisonnier. — J'ai reçu une blessure à l'épaulé gauche.

M. de Mérilhou. — Vous n'avez eu que ce que vous méritiez. Si vous étiez resté tranquille dans vos foyers, remplissant vos devoirs de citoyen ou de père de famille, vous n'auriez point été exposé aux coups des braves soutiens de l'ordre public, dont la valeur égale le dévouement. Le chirurgien qui vous a soigné n'a-il pas encouru l'amende de 500 fr. faite par lui de déclarer votre nom et votre adresse ?

Le prisonnier. — Pardon, augustes vieillards ! C'est le 29 juillet 1830 que j'ai eu ma blessure, et même, d'après la loi votée par vous tous, marquis de Mérilhou, duc Baïthe et baron de Schonen, cette blessure m'a valu la croix et une pension à titre de récompense nationale.

M. de Mérilhou. — C'est différent. .... Il était beau, il était noble alors de se précipiter sous la bouche des canons et d'exposer sa vie pour le triomphe de la liberté. .... Mais enfin tout cela n'a rien de criminel, au contraire. — Qu'avez-vous fait dans les journées des 12 et 13 mai ?

Le prisonnier. — Absolument rien. J'arrivais le 12 au soir de Quimper-Corntin ; en descendant de diligence, je me suis trouvé pris au milieu des barricades, et je suis alors entré, pour m'y réfugier, chez un marchand de vin à qui ai demandé un canon. Tout à coup les agens de police m'ont arrêté, prétendant que je venais chercher des armes chez ce citoyen.

M. de Mérilhou. — Mais c'est impossible ! .... Vous vous appelez bien Elzéar Touchon ?

Le prisonnier. — Du tout ! Mon nom est Jérôme Dubois.

M. de Mérilhou. — Ah ! je comprends. Il y a eu confusion à cause de la ressemblance des noms. (Il feuillette une foule de dossiers.) Voici le dossier de Jérôme Dubois, et j'y vois qu'en effet aucune charge ne s'élevé contre vous. Vous vous relaxons. .... Gardes, laissez sortir ce héros de juillet et faites entrer un de ces brigands de mai.

## L'IVROGNE ET LE PASSANT.

(FABLE.)

Un ivrogne chancelle et tombe en son chemin ;

Aussitôt un passant, le prenant par la main,

Péniblement sur ses pieds le redresse.

Mais, efforts superflus ! l'ivrogne, de nouveau,

Perd l'équilibre et tombe au milieu du ruisseau.

Vingt fois on le relève, il retombe sans cesse.

Enfin l'autre lui dit : " Mon ami, je vous laisse,

" Car j'userais mes bras et ma peine pour rien.

" Je m'intéresse à vous, et votre état m'afflige ;

" Mais je ne sais qu'y faire ; adieu, portez-vous bien "

On voit des gouvernans, toujours pris de vertige,

Aller de chute en chute et d'erreur en erreur.

En vain, touché de leur malheur,

Vous ne leur épargnez ni conseil ni reproche :

Qu'on les relève à droite, ils retombent à gauche

## LE FANTASQUE,

QUÉBEC, 23 FÉVRIER, 1841.

## HATONS-NOUS.

Lorsqu'en parcourant les journaux de Montréal, nous y lisions les prodiges qu'opéraient dans cette ville les plans si nouveaux, mais si sages, de Mr. Vattemare, nous avons peine d'abord à en croire les assurances de leurs écrivains et ce ne fut que l'évidence la mieux appuyée qui nous put convaincre de la réalité de ce que nous regardions alors comme de véritables miracles. Plus tard quand nous eûmes l'avantage d'entendre de la bouche même du philanthrope auteur du système que nous aimerions à voir adopter par nos concitoyens, l'exposé de ses vues si bienveillantes, notre premier mouvement fut de la plus grande surprise qu'une innovation qui doit procurer à tous les membres de la famille humaine des avantages aussi incontestables n'ait pas été imaginé plus tôt. C'est ce sentiment qu'ont toujours inspiré les découvertes et les inventions les plus précieuses, qui forme selon nous le signe le plus certain de l'excellence des projets que Mr. Vattemare est venu complaisamment communiquer à notre ville.

Nous nous réjouissons de déjà d'avance de l'idée que Québec rivaliserait de zèle avec Montréal et que dans cette noble lutte elle ne se laisserait pas devancer long-temps par cette dernière. Nous pensions que notre population, ayant moins d'obstacles à surmonter sous le rapport des divisions politiques, les franchirait d'autant plus rapidement que l'initiative qu'avait prise si libéralement sa rivale devait lui servir de puissant aiguillon. Mais nous nous étions trompé. Ce que nous prenions chez nos concitoyens pour de la bonté d'âme, pour de la sagesse, pour de la philosophie n'était qu'une apathique lâcheté et qu'une froide indifférence pour l'avancement de l'esprit et la propagation de ses productions. Voilà bientôt près d'un mois que nous possédons Mr. Vattemare, et les démarches préliminaires des personnes qui auraient dû s'emparer avec enthousiasme des suggestions de cet ami des hommes, n'ont fait que nous reculer davantage. Chacun comptait sur son voisin; les plus légères objections ont arrêté les moins timides, et nous allons laisser partir le bienfaisant cosmopolite sans l'avoir réjoui d'un accueil favorable, sans avoir profité de sa présence pour sortir un pied de la tombe où nous croupissons isolés.

Les sociétés sur lesquelles Mr. Vattemare comptait pour mettre énergiquement en marche l'exécution de ses vues, n'y sont entrées qu'avec une hésitation, une répugnance, des restrictions qui rendent presque inutiles le peu de pas qu'elles ont faits. Il ne nous appartient point de blâmer leur égoïsme, chacun est maître de garder ce qu'il a, de régler ses affaires comme il l'entend; mais on nous permettra bien sans doute d'exprimer nos regrets de ne les avoir point vues faire ce que le public attendait d'elles. Néanmoins, parce que la société historique ne veut pas se déposséder de ses trois ou quatre rats musqués et de ses quelques parchemins; parce que les propriétaires de la bibliothèque de la ville veulent s'endormir exclusivement sur leurs bonheurs; parce que les membres de l'institut des artisans ne veulent point multiplier d'une manière incalculable les avantages que leurs

ables efforts leur ont déjà procurés, faudrait-il que le public renonce pour jamais à voir s'élever parmi nous une institution qui fasse la gloire et le bien de notre ville ? Nous ne le pensons pas, et nous sommes même presque certain que notre opinion se trouve partagée par toute la jeunesse qui se sent un besoin insaisissable d'instruction, de récréation utile et qui aurait aimé à voir les citoyens s'efforcer de leur ouvrir la marche vers un meilleur état de choses.

Il nous semble donc que si toutes les classes de la société s'entendaient entrer en des réunions distinctes sur leur adhésion au plan de Mr. Vattemare, et accordaient à exprimer leur approbation dans une assemblée publique générale, qui serait convoquée par des citoyens respectables, distingués, soit par leur position sociale, soit par leur âge, soit par leurs talents, qu'en une telle assemblée générale de tous les citoyens, sans distinction d'origine, ni de parti, un ou plusieurs députés des assemblées sectionnaires exposeraient d'une manière lucide les avantages d'un institut basé sur les indications générales de Mr. Vattemare et discuteraient les moyens de l'obtenir ; qu'une adresse contenant l'expression des sentiments d'une pareille réunion fût votée et présentée à la corporation, il nous semble, disons-nous, que ce corps ne pourrait se refuser à faire ses efforts pour donner une population qui montrerait un pareil élan vers les progrès intellectuels d'un peuple digne du dieu qu'on trait y servir.

Supposons donc ces démarches faites, le public bien d'accord sur son desir, de voir un institut s'élever, la corporation demandant les pouvoirs pour opérer cette œuvre, ne verrait-on pas bientôt les sociétés particulières, honteuses de leur apathique égoïsme, effrayées de se voir bientôt éclipsées par une institution plus vigoureuse, plus généralement utile, plus respectée parce que chacun y mettrait la main sans effort, mais d'une manière effective, apporter les résultats de leurs recherches, de leurs épargnes et vouloir devenir ainsi des bienfaitrices tout participant aux avantages généraux.

Il n'y a pas de doute que les trésors littéraires, naturels et scientifiques amassés, à par les sociétés actuellement en existence dans notre ville n'eussent formé un noyau très notable autour duquel on eût vu se grouper bien vite de précieux compléments ; mais à défaut de cela nous ne devons pas renoncer au bien, parce qu'il en d'autres ne l'entendent point comme nous. Les trois sociétés possèdent des bibliothèques qui coûtèrent d'immenses déboursés et qui se composent assez généralement des mêmes ouvrages. Voilà donc deux doubles d'une foule de livres pour lesquels on pourrait obtenir en échange de la part des villes secondaires d'Angleterre, des Etats-Unis ou de France des ouvrages que les fonds des trois sociétés n'eussent peut-être jamais rassemblés. Leurs membres n'ont pas su profiter de cette occasion d'éterniser les œuvres qu'ils ont fondées, n'ont pas compris qu'en exerçant une générosité qui leur eût à jamais assuré l'économie de toute la population ils vivaient d'une vie nouvelle, brillante, et tandis qu'aujourd'hui leurs travaux ne sont connus que d'eux-mêmes à qui ils ne profitent que rarement et que la célébrité qu'ils pensent acquérir ne déserte pas les murs de leur salle de réunion. Excepté les membres de la société historique peu de personnes savent qu'elle existe. Ceux qui ont besoin de livres ne peuvent approcher de la bibliothèque de Québec à cause du prix d'abonnement et les travaux de l'institut des artisans sont trop ignorés et encore trop méprisés pour être d'un intérêt général. D'ailleurs les progrès de semblables entreprises fondées sur la générosité de quelques individus seulement, sont trop incertains pour être d'aucun avantage à ceux qui les ont commencées, et qui voit-on le plus souvent faire partie de ces associations ? Si l'on en excep-

te quelques hommes exclusivement mus par l'amour de la science, le plus grand nombre ne l'y porte que par une vaine ostentation, que par une folle vanité, et pour voir figurer son nom parmi ceux qui peuvent sacrifier un certain nombre de piastres sans nuire à la marche de leurs affaires. Demandez-leur ce qu'on y fait ce qu'on y voit; ils vous répondront qu'on y voit des bêtes, qu'on y fait des cours en l'air; mais que pour leur part ils n'y vont jamais; que c'est bien ainsi qu'on les oblige à payer leur souscription sans les forcer d'aller, et de toutes sortes de choses débiter des sottises à propos du soleil, de la lune et de toutes sortes de choses qu'ils peuvent voir dans l'almanach sans se déranger. Il n'en serait pas ainsi d'un institut créé pour et par le peuple!

Espérons donc que le public sentira l'impérieuse nécessité de se hâter d'utiliser le peu d'instants que peut encore nous consacrer M. Vatte-mare pour se prononcer hautement sur le système qu'il aimerait à nous voir adopter. et que quelques breues assemblées partielles où l'on pourra mieux discuter les plans proposés et les mettre à la portée de chacun, seront les préliminaires hâtifs d'une réunion générale où il ne serait question que d'agir, non pas de persuader.

Au sujet du collège des jésuites (aujourd'hui casernes), nous dirons que toute la population de notre ville et même du district en réclamait du gouvernement la restitution, pour un pareil objet, en offrant de construire à l'usage de troupes un local plus commode, mieux placé et moins coûteux, on obtiendrait sans doute ce que de longues années de prières, de supplications, d'acrimonieuses adresses n'ont point obtenu. Le gouvernement de la métropole entend trop ses intérêts pour indisposer tout le pays par un refus qui ne serait alors motivé que par une haine bien calculée pour les lumières et pour tout ce qui peut leur tribuer à les répandre.

Au contraire ne le verrait-on pas chercher à se créer une popularité en présentant aux instituts naissants de nos colonies des ouvrages de tous genres dont pourrait disposer, des copies de toutes les statues classiques, qui ne lui coûtent que le plâtre et qui seraient pour nous d'un prix incalculable, enfin mille objets précieux qui ne seront jamais à notre portée tant que nous resterons à l'état arriéré où nous a trouvés Mr. Vatte-mare. Dès qu'un autel sera élevé aux arts et aux sciences les offrandes y arriveront en foule de tous côtés. Nous avons déjà un exemple de ce que coûte le besoin d'un institut appartenant exclusivement au public. Tout le monde sait que Québec devait à Mr. Chasseur un beau musée à la collection duquel il avait consacré bien des années de travail, des soins, des dépenses. La chambre d'assemblée avait acquis à la province ce musée déjà précieux lorsque nos troubles vinrent en arrêter l'arrangement et en changer destination. Comme nulle corporation émanant du peuple n'avait la garde de ce dépôt, il se trouvait dispersé sans que le public qui l'a payé, puis-e y avoir accès. On en peut dire autant de la bibliothèque, des modèles qui avaient été présentés à la législature et d'une foule d'objets qui auraient trouvé leur place pour toujours dans un institut public érigé d'après le plan que propose Mr. Vatte-mare. Il est presque certain que tout cela reviendrait à ses propriétaires naturels dès qu'ils le voudraient fermement.

Quel qu'en puisse être le résultat nous aimerions à voir une assemblée publique où l'on donnerait au moins à Mr. Vatte-mare des raisons pour résister à l'adoption de ses suggestions afin qu'il ne puisse point dire à l'étranger que Québec qui se glorifie d'être une des plus anciennes villes de notre continent soit l'objet d'une ambition de rester stationnaire afin de passer aux générations futures comme une relique des tems d'ignorance et de cupidité. Partout ses vues ont été

ssées avec ardeur ; partout on a applaudi à son dévouement inouï ; partout il nous a prodigué des gages de reconnaissance et d'admiration ; notre ville seule a vu et ne s'est pas émue. Québec dans peu d'années sera donc en arrière de il le reste du monde, car le grand-turc lui-même a réclamé pour son pays la leur d'entrer dans la belle confédération de l'esprit humain.

Nous sommes peiné de voir que la première cause qui a principalement résint le zèle de la généralité, provient d'un sentiment irrésistible de défiance envers les intentions de Mr. Vattemare qu'on ne peut s'empêcher d'accuser en cret de vues intéressées pour lui-même. Quant à nous, nous trouvons ce ntiment parfaitement justifiable chez ceux qui ne connaissent pas le digne phitrope et ses antécédens. En effet quel est l'homme qui va s'imaginer que ns notre siècle d'argent et de spéculation un simple individu aille entreprendre r ses propres moyens, à ses seuls dépens, le pèlerinage de l'univers pour y imnter les racines d'un système qui, en résumé, ne lui donnera que la satisfaction avoir fait le bien et qui jusqu'à son accomplissement ne devra lui procurer ablulement que des désagrémens, des travaux incessans, et les rebuffades de tous ux qui ne prendront point à cœur la réussite d'une innovation dont ils ne vouont point se donner la peine de comprendre l'utilité ? La croisade que prêch r. Vattemare est si belle, si noble que nous ne devrions pas être surpris qu'il ait ulu y attacher son nom ; la gloire d'avoir uni les peuples par l'esprit vaut mille s mieux que celle des conquêtes qui n'ont pour résultat que de les enchaîner r la force.

Si l'on considère un instant que Mr. Vattemare par l'incomparable talent dont est doué pouvait amasser une fortune qui n'eût rien laissé à envier, vivre tranille dans sa patrie, au sein d'une famille qui le chérit et couler des jours tels que destin en dispense à bien peu d'entré nous ; si l'on réfléchit qu'au lieu de ce nheur, il a préféré la rude tâche qui ne lui rapporte absolument que des honurs, (monnaie peu courante ici-bas ; ) qu'il sera bien loin de nous rsequer les institutions qu'il nous demande seront élevées, que ses intérêts pécuaires n'ont qu'à souffrir du long séjour qu'il a fait en Canada, nous ne doutons s que la défiance ne se change en admiration et que le bon vouloir ne succède l'apathie. Profitions donc immédiatement de sa présence parmi nous, car après i qui voudra, qui pourra nous obliger à faire notre propre bien ? Tout eitoyen elque habile, quelque respectable qu'il soit, inspirerait de la défiance par l'ori ne ou l'opinion à laquelle il ne saurait manquer d'appartenir ; non, cette œuvre eut s'accomplir que par l'entremise d'un homme possédant des vues larges, aires, bienveillantes, un homme qui soit infatigable en même tems qu'étranger nos différends intestins ; Mr. Vattemare réunit à un point indicible toutes ces alités, forçons-le donc par notre zèle à nous aider dans la noble voie qu'il a ontrée à tous les peuples et que tous, excepté nous, suivent avec joie et reconissance.

MONSIEUR ALEXANDRE a favorisé le public, jeudi, dernier, d'une brillante représentation nçaise que n'oublieront jamais sans doute ceux qui y assistèrent. Les sept personnages il nous donna ne ressemblaient en rien aux sept autres qu'on avait applaudis à la repré- itation précédente. Ce n'étaient ni mêmes visages, ni même voix ni rien qui rappolât ce on avait déjà vu. Comment celui qui nous montre la belle et insouciant danseuse à la narche moelleuse, à la voix veloutée peut se fourrer dans la peau d'un bossu rabougri, à la xtréglée, aux mains effilées, au visage si hideusement caractéristique, c'est ce que per-

sonne ne comprendra, et que croiront, à peine ceux qui l'ont vu. L'anglais Lord Nelson est le type le plus parfait en ce genre qui ait jamais paru sur une scène; cela de l'avis de tout le monde; voix, prononciation, geste, tout est inimitable. Enfin on ne saurait à qui accorder préférence et chacun peut satisfaire son goût. L'anténaire jettera sans doute son dévolu sur l'intéressante madame Chicot, tandis que les mamans se garderont bien de confier leur nourrisson à la grosse et fraîche Bastienne qui sait si bien enjôler le père et la mère. Les anti-totallers envisageront, avec orgueil la belle corpulence de maître François dont les fréquentes rasades n'affaiblissent pas les poumons autant que le veulent bien dire les chazavocats de la froide tamperance. Et au milieu de tout cela on entendra les soupirs étouffés que poussent involontairement maintes jeunes romantiques en jetant un coup-d'œil languissant sur ce farceur d'Octave qui ne craint pas de se jouer impunément de la faiblesse de son oncle. Et sous tous ces visages si trompeurs, l'ami de son pays aime à chercher la bonne figure de l'excellent Alexandre qui se met, non pas en quatre, mais en cent, pour aider de tous ses moyens le modeste Vattermarre dont nous parlons ailleurs, plus au long.

Demain soir, Mardi, on pourra pour la dernière fois malheureusement, aller passer une gaule au Théâtre Royal où monsieur Alexandre promet de nous désopiler la rate de plus belle. La représentation sera dans les deux langues et pour comble d'attait on y pourra répéter les principales scènes des deux soirées précédentes; les imitations, qui ont valu tant d'applaudissemens au célèbre mime, attireront sans doute encore tous ceux qui les ont vues; il faudra donc se hâter de retener des places car les infortunés qui n'ont pas encore assisté aux représentations uniques de notre agréable hôte ne laisseront pas s'échapper la dernière occasion qui s'offrira jamais d'aller l'admirer.

À propos nous connaissons un individu qui s'en va partout blâmant les représentations de Mr. Alexandre et qui s'est présenté deux fois à l'une des portes du théâtre avec une fausse carte. Un homme aussi respectable que lui devrait savoir que ce qu'il essaie de faire estivol pur et simple. A bon entendre salut, mais qu'il n'y revienne pas.

Les partisans du gouvernement n'ont pas assez de voix pour vanter toutes ses œuvres. Les entendre, tout va bien, tout se fait bien, rien ne cloche; la police même fait son devoir avec gré des plus difficiles.

Je ne pense pas ainsi et je pourrais citer maints exemples qui justifieraient mon opinion, mais pour le moment je n'en citerai que quelques uns qui suffiront. Je l'espère pour moi, quelle coupable négligence règne dans certains départemens de l'administration. Je parle d'après moi; ainsi, ceux qui désireraient de plus amples informations sauront à qui s'adresser pour les obtenir.

Il y a quelques jours, je passais devant certain édifice qui ne laisse pas lire sur sa face ce qui se passe à son intérieur, bien des gens ressemblent à cet édifice là. Je ne sais quel mauvais génie, tentateur m'entraîna dans cet antre infernal mais ce que, j'y vis me fit frémir.

D'abord une foule dense et variée se pressait, s'agitait, tournait en tous sens, sans règles sans but. D'un côté on voyait de petits démons fantastiques qui avaient emprunté le visage d'anges charmants, offrir à tous les regards mille objets propres à tenter les esprits enlevés au luxe, à la vanité. Plus loin d'aimables déesses versaient de leurs mains empressées le nectar qui aurait de suite troublé la raison si leurs regards n'avaient point déjà opéré ce désordre; autrement dit de jolies demoiselles vendaient sans licence, des liqueurs fermentées en dépit des doctrines de la tempérance et des réglemens de la corporation.

Ici l'on apercevait des loteries ouvertement établies et prônées malgré la loi suprême de l'état qui défend de semblables spéculations.

Là vous vous trouviez attaqué, cerné, dévalisé; on vous demandait, comme en un bois, la bourse ou la vie, vous menaçait à la moindre hésitation de vous flamber la cervelle au moyen d'une paire d'yeux qui témoignaient assez que l'effet aurait suivi de près la menace.

O malheureux voyageur, qui ne connaissez point ce repaire gardez vous d'en approcher. Si vous voulez conserver encore le peu d'argent et de bon sens qui vous reste encore; car dit que vous y aurez mis une fois les pieds vous y laisserez la tête. Tout ceci veut dire: N'allez point au Bazaar.